FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1897-1898 N° 17

DE LA Précocité et des Perversions

De l'Instinct sexuel chez les Enfants

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 1er Décembre 1897

PAR

François PÉLOFI

Né à Comus (Aude), le 14 janvier 1871.

Élève du Service de Santé de la Marine

Examinateurs de la Thèse :

MM. PICOT	professeur....	*Président.*
ARNOZAN	professeur ...	*Juges.*
MESNARD	agrégé......	
CASSAET	agrégé ...	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX
IMPRIMERIE DU MIDI — PAUL CASSIGNOL
91 — RUE PORTE-DIJEAUX — 91
1897

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1897-1898 — N° 17

DE LA Précocité et des Perversions

De l'Instinct sexuel chez les Enfants

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 1er Décembre 1897

PAR

François PÉLOFI

Né à Comus (Aude), le 14 janvier 1871.

Élève du Service de Santé de la Marine

Examinateurs de la Thèse :			
	MM. PICOT	professeur....	*Président.*
	ARNOZAN	professeur....	*Juges.*
	MESNARD	agrégé.......	*Juges.*
	CASSAET	agrégé.......	*Juges.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI — PAUL CASSIGNOL

91 — RUE PORTE-DIJEAUX — 91

1897

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. PITRES .... Doyen.

PROFESSEURS

MM. MICÉ .... }
AZAM .... } Professeurs honoraires.
DUPUY .... }

MM.		MM.	
Clinique interne	PICOT.	Physiologie	JOLYET.
	PITRES.	Hygiène	LAYET.
Clinique externe	DEMONS.	Médecine légale	MORACHE.
	LANELONGUE.	Physique	BERGONIÉ.
Pathologie interne...	N.	Chimie	BLAREZ.
Pathologie et thérapeutique générales.	VERGELY.	Histoire naturelle ...	GUILLAUD.
Thérapeutique	ARNOZAN.	Pharmacie	FIGUIER.
Médecine opératoire .	MASSE.	Matière médicale	DE NABIAS.
Clinique d'accouchements	MOUSSOUS.	Médecine expérimentale	FERRÉ.
Anatomie pathologique	COYNE.	Clinique ophtalmologique	BADAL.
Anatomie	BOUCHARD.	Clinique des maladies chirurgicales des enfants.	PIÉCHAUD.
Anatomie générale et histologie	VIAULT.	Clinique gynécologique	BOURSIER.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE *(Pathologie interne et Médecine légale.)*

MM. MESNARD.	MM. SABRAZÈS.
CASSAET.	LE DANTEC.
AUCHÉ.	

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe	MM. VILLAR.	Accouchements...	MM. RIVIÈRE.
	BINAUD.		CHAMBRELENT
	BRAQUEHAYE		

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie	MM. PRINCETEAU	Physiologie	MM. PACHON.
	CANNIEU.	Histoire naturelle.....	BEILLE.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

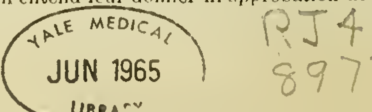
Physique	MM. SIGALAS.	Pharmacie	M. BARTHE.
Chimie et Toxicologie	DENIGÈS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Clinique interne des enfants	MM. MOUSSOUS.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires	POUSSON.
Maladies du larynx, des oreilles et du nez	MOURE.
Maladies mentales	RÉGIS.
Pathologie externe	DENUCÉ.
Accouchements	RIVIÈRE.
Chimie	DENIGÈS

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MÈRE

Pour son affection inoubliable, parce qu'elle a été héroïquement dévouée.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA SŒUR

A LA MÉMOIRE DE MONSIEUR L'ABBÉ ARCENS

Parce que je n'avais plus de père et qu'il fut le mien.

A MONSIEUR EDOUARD DRUMONT

Pour quelques paroles réconfortantes dans un des jours sombres de ma vie : « Conserve ton âme, ta santé et ta » bourse. »

A MONSIEUR CUNEO

INSPECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Parce qu'il a été bon, un jour où ma mère souffrait.

A MONSIEUR BUAT

MON COLONEL AU 100e DE LIGNE

Pour m'avoir fait oublier au sein de sa famille que j'étais orphelin.

A MONSIEUR BEZIA, Curé de Comus

A la Famille ALAUX, à la Famille SAVOYE

Pour leurs bienfaits

A MES MAITRES

DE LA MARINE ET DE LA FACULTÉ

A MES CAMARADES D'ECOLE

A mon très cher Ami

LE DOCTEUR JULES LE GROIGNEC

Parce que pendant trois ans je fus lui,
et qu'il fut moi.

A MONSIEUR LE DOCTEUR RÉGIS

PROFESSEUR DE MÉDECINE MENTALE A LA FACULTÉ DE BORDEAUX

Comme témoignage de reconnaissance
pour ses leçons et pour m'avoir donné
l'idée de ce travail.

A mon excellent maître et président de thèse

MONSIEUR LE DOCTEUR PICOT

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE BORDEAUX

Pour avoir été de sa part l'objet d'une bienveillance particulière, et comme disciple reconnaissant et convaincu d'un maître qui, au plus docte enseignement, sait associer l'humeur la plus joviale, suivant le précepte : « *Utile dulci* ».

INTRODUCTION

Dans ce modeste travail nous voudrions essayer de démontrer que de même qu'il existe des enfants artistes précoces, lettrés précoces, mathématiciens précoces, de même il existe aussi des érotiques précoces, avec toutes les formes de l'instinct sexuel normal et perverti.

Nous voudrions faire de tous des héréditaires chez qui une faculté s'est hypertrophiée aux dépens des autres.

L'idée de ce travail nous a été suggérée par notre maître, M. le professeur Régis, au sujet d'un cas de sexualité précoce qui occupera un bonne partie de notre thèse.

Qu'il nous soit permis de lui adresser ici toute notre reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER

De l'hérédité comme facteur étiologique de la précocité et des perversions de l'instinct sexuel chez l'enfant.

Nous ne chercherons pas démontrer au début de ce travail l'existence incontestable de l'hérédité, et l'importance que de tout temps on y a attachée au point de vue de la transmission dans la descendance des qualités et des défauts de l'individu générateur.

D'autres l'ont fait avant nous, et la conviction est trop absolue de ce côté pour que nous essayions d'y insister.

Qu'il nous suffise de dire, pour fixer les idées à cet égard, que la transmission de l'hérédité physique et morale est tellement passée à l'état de vérité première, que nous voyons les parents ne s'inquiéter d'abord de leur nouveau-né que pour savoir auquel des deux il peut bien ressembler.

Elle trouve une argumentation bien plus serrée, cette transmission de l'hérédité physique, quand nous voyons des malformations congénitales, à type nettement déterminé, frapper à de longues générations les membres d'une même famille.

Les Bourbons avaient le nez fait de telle sorte, qu'aujourd'hui encore les romanciers qui veulent donner ce type de forme à un de leurs personnages, disent de lui « il avait le nez des Bourbons ».

Et ces scolioses à variété et à siège bien définis, et ces

tumeurs de même nature naissant sur le sujet toujours au même endroit, et ces plaques de cheveux de teinte spéciale, les faisant avec bizarrerie trancher sur la coloration uniforme des autres, tous ces faits, avec d'autres à l'infini, qui sont comme le sceau apposé à l'arbre généalogique de telle et telle famille, que veulent-ils dire, sinon que la transmission de l'hérédité physique est vraie.

Nous aurions bien d'autres preuves à mettre en avant, comme la sélection des races, les caractères physiques de tels et tels peuples, mais nous ne voulons pas insister pour ne pas sortir du sujet.

Si tout le monde est d'accord pour convenir de la transmission de l'hérédité physique, on l'est tout autant, pour ne pas dire davantage, pour affirmer la transmission de l'hérédité morale.

Il semble, en effet, que la transmission par hérédité morale soit plus sûre et plus régulière que la transmission par hérédité physique. Ils sont encore nombreux ceux que la fortune favorise pour échapper à une tare organique chez les ascendants : ils sont, au contraire, bien rares ceux qui échappent à une tare morale.

C'est présisément cette régularité, cette sorte de déterminisme presque fatal, qui s'attache à la transmission par hérédité morale, qui fait qu'on y attache peut-être une importance beaucoup plus grande. Nous savons avec quelle inquiétude un jeune homme instruit, intelligent et pondéré se résoudra à prendre pour femme une jeune fille qu'il sait issue de parents de moralité suspecte ou d'une hérédité chargée du côté de la pathologie mentale ; nous savons aussi que c'est une véritable redite dans les différents ouvrages de psychiatrie et de neurologie de faire des affections nerveuses chez les ascendants les causes fondamentales des dégénérescences variées constatées chez les descendants ; et, comme par le passé, il semble que la transmission par hérédité, sous sa double forme, soit la première vérité que nos maîtres veuillent nous inculquer, quand pour nous

mettre sur la bonne piste du diagnostic ils nous disent de toujours nous enquérir des antécédents héréditaires dans l'interrogatoire du malade.

Transmission par hérédité physique et par hérédité morale, voilà donc une vérité acceptée et connue de tout le monde, mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est comment, une tare psychique héréditaire étant donnée, cette tare primordiale et fondamentale peut donner lieu à d'autres tares qui sont de modalité toute différente. C'est ce qui nous amène à parler de l'hérédité transformée.

De l'hérédité transformée

L'hérédité dont nous avons parlé jusqu'ici s'appelle l'hérédité directe. C'est la transmission pure et simple au descendant des qualités ou des défauts dont l'ascendant est porteur. L'hérédité transformée diffère de l'hérédité directe par le fait que les qualités ou les défauts reçus par le descendant ne sont pas semblables aux qualités ou aux défauts de l'ascendant. Nous attachons dans notre travail une importance capitale à ce pouvoir d'évolution, dansla descendance, d'une tare nettement établie chez les ascendants, car c'est par lui que nous comptons expliquer l'apparition chez l'enfant de la précocité morbide de l'instinct sexuel avec ses diverses perversions. Aussi pour avoir une idée bien nette de ce qu'est l'hérédité transformée, nous ne saurions mieux faire que de reproduire tout au long la définition que le Dr Emile Laurent en donne dans son *Traité de l'amour morbide*, au chapitre des origines étiologiques.

Parlant de l'hérédité directe, il dit que les ascendants transmettent à leurs descendants non seulement leurs formes corporelles avec leurs défectuosités physiques, mais aussi leurs défectuosités intellectuelles et morales. Ce n'est pas là une loi absolument fatale, mais du moins une loi qui ne souffre qu'un petit nombre d'exceptions. Aussi, à son avis, si le fils

commet des folies en amour, c'est le plus souvent aux parents qu'il faut en demander raison, car ils lui ont légué un système cérébro-spinal défectueux, taré.

Faisant ensuite intervenir l'hérédité transformée, il ajoute qu'il ne faudrait pas croire cependant que le père a dû forcément se livrer aux mêmes emportements amoureux que le fils qui se déshonore ou le ruine. Non ; néanmoins la chose est quelquefois possible.

Un débauché peut engendrer un débauché, un érotomane un dégénéré érotomane. Mais il n'en est généralement pas ainsi. Il existe chez les ascendants une tare cérébrale, folie, névrose ou alcoolisme, les descendants ne sont pas fatalement et sûrement des fous, des névrosés ou des alcooliques.

Ils pourront l'être assurément, mais ils seront avant tout des dégénérés, c'est-à-dire des êtres qui tiennent de leurs ascendants un système nerveux sinon malade, mais au moins dont l'équilibre est rompu. Et ce défaut d'équilibre pourra se manifester de mille façons différentes.

C'est ce qui faisait dire à Legrand du Saulle que l'hérédité transmet, mais qu'elle transmet en transformant.

Et Ball exprime la même idée en disant qu'il n'y a pas de folies héréditaires, mais des fous héréditaires.

Ainsi un épileptique, par exemple, pourra engendrer plusieurs enfants marqués du sceau de la dégénérescence, mais l'état mental de ces dégénérés pourra différer pour chacun d'eux. Il n'y a que le terrain de dégénérescence qui présentera pour tous le même caractère d'infériorité ; l'un sera un fou moral, un criminel, l'autre un aliéné, l'autre un hystérique, l'autre un perverti, l'autre un névrosé qui n'entrera jamais dans la phase délirante, mais qui rappellera son origine pathologique par une foule de bizarreries et d'excentricités.

L'hérédité est donc capable de subir des transformations et d'affecter des modalités diverses qui semblent la faire dévier de l'état premier.

De l'hérédité au point de vue de la précocité en général.

Une des modalités intéressantes que peut revêtir l'hérédité directe ou transformée, c'est le pouvoir qu'elle a de faire des précoces des sujets qu'elle atteint, et des précoces à tous les points de vue, aussi bien dans le domaine physique que dans les domaines intellectuel et moral.

Toute hérédité n'agit pas avec la même importance pour aboutir à ce résultat, et il nous semble que c'est l'hérédité nerveuse, pour ne pas dire l'hérédité nerveuse seule, que l'on doit surtout faire entrer en ligne de compte ; les enfants précoces quels qu'ils soient sont tous, en effet, ou presque tous des descendants d'hystériques, de neurasthéniques, d'épileptiques ou de paralytiques généraux ; nous devons signaler aussi les enfants d'alcooliques et de syphilitiques ; c'est parmi ces enfants que nous devons en effet chercher les précoces, et parmi ces précoces, notre maître M. le professeur Régis nous fait bien remarquer de ne pas confondre ceux dont la précocité est générale et s'étend à tout avec ceux dont la précocité est nettement partielle, prédominante ou localisée en une des manifestations de l'esprit humain.

Les premiers sont pour lui des sujets normaux, attendu que la condition essentielle de l'état physiologique, au point de vue mental, c'est l'harmonie, c'est-à-dire la pondération de toutes les aptitudes et de toutes les facultés se faisant équilibre dans un accord aussi rapproché que possible de l'idéale perfection.

Les seconds ne le sont pas, car, dit-il « la désharmonie est le stigmate fondamental du vice cérébral d'organisation, et on la retrouve de plus en plus accusée, au fur et à mesure qu'on descend l'échelle des dégénérescences ». Nulle part, peut-être, ajoute-t-il, cet état de désharmonie, de déséquilibration, n'est réalisé comme chez les individus qui possèdent une aptitude isolée, monstrueusement hypertrophiée, fût-elle

utile et féconde. L'histoire psychologique des hommes de génie, si grands par certains côtés, si inférieurs et si étranges par d'autres, est là pour le prouver et on ne peut que répéter avec Schopenhauer lui-même, ce type de dégénéré supérieur : « Le génie est plus voisin de la folie que de l'intelligence moyenne » (Régis, *Journal de médecine de Bordeaux*, juillet 1896).

C'est donc parmi les précoces partiels que nous allons chercher et étudier ces sujets qui, par leur précocité, jettent autour d'eux le plus grand étonnement et qu'on a nommés enfants prodiges.

Des Enfants Prodiges

Ce sont le plus souvent des enfants héréditaires, et c'est pour cela qu'ils ne sont ordinairement enfants prodiges que sur un point très spécial ; certaine aptitude intellectuelle est exaltée, elle atteint une extension prodigieuse, mais ce n'est qu'au détriment de toutes les autres aptitudes de l'esprit ; celles-ci sont alors plongées dans une profonde torpeur ; elles risquent de s'annihiler et de disparaître complètement ; mais ces génies partiels ne sont jamais que des déséquilibrés et des incomplets ; leur infériorité compensatrice les rend le plus souvent incapables de toute œuvre sérieuse, et c'est souvent à grand peine qu'ils parviennent à s'assurer les moyens d'une très misérable existence.

Des enfants qui ont fait l'orgueil et la joie de leurs parents, qui ont émerveillé tout leur entourage, pour lesquels on a rêvé un avenir très brillant, cessent souvent, vers la quatorzième ou quinzième année, d'être des élèves remarquables ; leur esprit s'alourdit : ils deviennent mous, indolents, apathiques et ne font plus de progrès, il semble que leur intelligence s'étiole et présente un arrêt de développement, qu'elle ait donné tout ce qu'elle pouvait fournir, qu'elle ait dépensé

toute l'énergie dont elle était capable, et que surmenée, affaiblie, épuisée, elle refuse pour ainsi dire tout service.

« Plantes de serres chaudes, tôt poussées, mais tôt fanées, dit Paul Farez, les petits prodiges ne deviennent trop souvent que des arriérés ou des imbéclles, tout au moins des esprits médiocres et débiles. Eux aussi, en somme, paient la triste rançon de cette supériorité insolite dont ils s'étaient pompeusement parés pendant tout leur jeune âge.

Quelques observations du Dr Paul Farez, recueillies dans la *Revue de l'hypnotisme* du mois de septembre 1897, confirment toutes ces données,

Observation du Dr Paul Farez

Il existe à Brunschwick un enfant de quatre ans extraordinairement précoce, nommé Otto Pœhler, lequel a été observé et étudié à plusieurs reprises par les membres de la Société allemande d'anthropologie, puis tout récemment par M. Carl Stumpf, professeur de philosophie à l'Université de Berlin, membre de l'Académie des sciences.

Cet enfant possède une mémoire prodigieusement facile et tenace qu'il applique tout spécialement à la géographie, à l'histoire et plus volontiers encore à la biographie.

« Il sait, dit Stumpf, les dates de naissance et de mort de nombreux empereurs d'Allemagne depuis Charlemagne, ainsi que la quantité de généraux, poètes, philosophes ; le plus souvent il sait même le jour et le lieu de leur naissance. Il connaît de même les capitales, les fleuves baignant ces capitales, etc. Il sait répondre aux questions sur les guerres de trente ans et de sept ans, sur les principales batailles qui marquèrent ces guerres. »

Cet enfant n'a jamais à proprement parler appris à lire ; il ignore tout à fait les proeédés et les méthodes de lecture que l'on enseigne d'ordinaire aux enfants de son âge. Il s'est seulement fait expliquer les enseignes des boutiquiers, les plaques indicatrices des noms des rues, les écriteaux et les inscriptions de toutes sortes.

Si cet enfant est parvenu à lire sans hésitation les écritures les plus

difficiles, il ne sait pas écrire ; on a tenté de lui apprendre, mais il s'y est montré tout à fait rebelle ; il ne peut pas arriver à copier une lettre quelconque, il n'y éprouve aucun intérêt; de même il ne sait pas faire le moindre calcul. En outre il n'aime pas la musique et éprouve une très grande répulsion pour le piano.

« Je me rappelle, dit encore P. Farez, avoir rencontré, il y a quelques années, un jeune homme de vingt ans environ, lequel stupéfiait les consommateurs attablés aux terrasses des cafés du boulevard Saint-Michel. Il suffisait qu'on lui donnât le nom d'un député français quelconque, pour qu'aussitôt il vous fît connaître, de mémoire et sans aucune hésitation, la circonscription électorale de ce député, la date de son élection, le nombre des électeurs inscrits, des votants, des bulletins valables, des bulletins nuls, et enfin le nombre de voix obtenues par les divers concurrents. C'était véritablement merveilleux, Or ce jeune homme avait le regard atone, l'air niais et l'apparence extérieure d'un imbécile ou d'un idiot, sa mémoire des chiffres était extraordinaire, mais il était incapable de tout autre travail intellectuel ou de toute occupation manuelle ; son unique ressource consistait dans les quelques sous dont on lui faisait l'aumône, lorsqu'il avait fourni au sujet de quelques députés les renseignements rapportés plus haut; or les consommateurs ne s'intéressaient pas longtemps à cet exercice peu commun, sans doute, mais en somme très monotone ; notre jeune homme était en somme très pauvre et très malheureux. »

Voici encore ce que Alfred Binet, dans la *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, p. 6, rapporte d'un certain Jedediah Buxton qui fut un calculateur d'une puissance extraordinaire : « Lorsqu'il vint à Londres se soumettre à l'examen de la Société royale, on le mena au théâtre de Drury-Lane, pour lui montrer *Richard III*, joué par Garrick. On lui demanda ensuite si la représentation lui avait fait plaisir ; il n'y avait trouvé qu'une occasion de faire des calculs ; pendant les danses, il avait porté son attention sur le nombre de pas exécutés : il y en avait 5.202 ; il avait également compté le nombre de mots que les acteurs avaient prononcés ; ce nombre était de 12.445 ; il avait compté à part le

nombre de mots prononcés par Garrick, et tout cela fut reconnu exact ». Ainsi exclusivement préoccupé de la conservation et du maniement des chiffres, Buxton était pour ainsi dire inaccessible à tout le reste, et en fait nous savons qu'il eut grand'peine à faire vivre sa famille.

Mais tous ces enfants précoces ne font pas que des débiles, et il en est chez qui la faculté prépondérante prend une extension jusqu'à friser ou atteindre le génie. Il y en a qui ont fait de grands orateurs, de grands conquérants, de grands mathématiciens, de forts lettrés, des artistes de renom.

Pascal fit, à douze ans, deviner son grand génie, en publiant un traité sur les sections coniques.

Mozart, à six ans, composait de petites pièces de claveçin qu'il exécutait avec goût.

D'Aubigné lisait aussi le latin, le grec et l'hébreu à l'âge de six ans. Et Montaigne, son contemporain, avait également à six ans « le latin si prêt et si à main, que les plus habiles craignaient de l'accoster. »

J. Bignion, à l'âge de dix ans, publia une chorographie ou description de la Terre Sainte, beaucoup plus exacte que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. Trois ans après, il donna, sous le titre de « Discours sur la ville de Rome », un traité des antiquités romaines, et un ouvrage très savant sur l'élection des papes.

Qui ne connaît Jean Pic de la Mirandole ! A l'âge de dix ans il passait pour l'un des plus grands orateurs, et l'un des poètes les plus distingués de l'Italie. Il parlait, avec facilité, le latin, le grec, le chaldéen, l'hébreu, l'arabe.

A treize ans, il soutint devant Lulle, le plus illustre professeur de l'Europe, une thèse avec tant d'éclat, qu'il obtint du podestat de Modène la grâce de son père et de tous ses parents exilés.

Mais cette précocité peut affecter des modalités différentes, et si elle porte sur de grandes facultés comme la mémoire, l'intelligence, l'imagination, elle peut atteindre d'autres territoires particuliers et porter par exemple sur la sexualité.

C'est ce qui nous amène à parler des enfants normaux, amoureux précoces.

Des enfants normaux, amoureux précoces

« L'enfant, dit Descuret, tout aussi bien que l'homme, a besoin d'un être qu'il puisse aimer et parfois dominer. Cela commence à expliquer l'attachement si souvent passionné des petites filles pour leur poupée, le plaisir qu'elles éprouvent à l'habiller, à la réchauffer, à l'endormir, à la dorloter; cela explique encore leur air d'importance quand elles la grondent ou lui infligent une punition plus ou moins sévère. Si, trompée par la ressemblance humaine, l'enfant de cinq ou six ans est convaincue que sa poupée dort réellement, elle ne tarde pas à s'apercevoir que ce jouet ne mange pas, qu'il ne respire pas, qu'il ne sent pas, en un mot qu'il ne vit pas.

» Et pourtant, douce illusion du sentiment et de l'imagination qui se réveillent! la petite fille anime à chaque instant cette figure impassible; la supposant susceptible de tristesse et de joie, elle compatit à ses chagrins, elle est heureuse du bonheur qu'elle lui donne. La raison est-elle venue lui démontrer son erreur, elle aime à persister dans une croyance si bien d'accord avec l'instinct mimique qui la portait à prodiguer les soins de la maternité.

» Ainsi le besoin d'aimer et le penchant à la domination joints à la croyance plus ou moins forte que les poupées sont des êtres animés, telles sont les principales causes de l'affection que les petites filles particulièrement vouent au jouet préféré qu'elles appellent leur fille. »

Mais ce sentiment de l'amour se caractérise de plus en plus à mesure que l'enfant grandit; il ne tarde pas à s'apercevoir que l'affection qu'il nourrit au fond de lui-même ne convient pas au monde extérieur, fait d'objets inanimés.

Il veut d'une façon inconsciente, il est vrai, que son amour fasse écho, et il éprouve une déception et une illusion trop

évidentes à l'égard de tous ces jouets qu'il a essayé d'animer de ses espiègleries et de ses caresses, mais qui ne lui répondent pas parce qu'ils sont le bois, le fer ou la pierre. C'est alors qu'ils sentent les premières atteintes de l'amour sexuel sans objet.

Ils sont inquiets, rêveurs, mal à l'aise, et sans savoir pourquoi. Ils sentent bien qu'il leur manque quelque chose, mais pour préciser ce que c'est, ils ne peuvent encore; c'est tout de même le feu qui couve sous la cendre et qui va s'allumer au souffle de la première occasion; c'est la poudre qui va faire explosion à la première étincelle.

Pour définir cet état d'âme où il se trouvait quand, encore enfant, il était amoureux sans objet sexuel, voici ce que J.-J. Rousseau écrit dans ses *Confessions* :

« J'étais, inquiet, distrait, rêveur; je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée et dont je sentais pourtant la privation ». Et il ajoute, en parlant du même état psychique, que c'est une plénitude de vie, à la fois tourmentante et délicieuse, qui, dans l'ivresse du désir, donne un avant-goût de la jouissance. De l'amour sans objet sexuel à l'amour avec objet sexuel, il peut n'y avoir qu'un pas, qu'un moment, comme il peut y avoir des lieues, des années.

C'est précisément cette distance plus ou moins grande à parcourir, qui fait aller l'enfant de cette représentation virtuelle, qui est l'amour sans objet sexuel, à l'autre représentation réelle, qui est l'amour avec objet sexuel, qui différencie les enfants amoureux normaux des enfants amoureux précoces.

Les premiers mettront un temps plus ou moins long à y arriver; ce sera entre douze et quinze ans qu'ils sentiront les premiers aiguillons de l'amour; les autres y arriveront sans se l'expliquer, avec une étonnante rapidité.

A six ans, à huit ans, à dix ans, leur cœur sera déjà un brasier où pétille le feu de l'amour; ils seront déjà des heureux ou des malheureux, suivant que leur amour aura trouvé à faire écho ou qu'il aura été contrarié.

Canova fut amoureux à cinq ans. Dante le fut à neuf ans, et à neuf ans aussi le poète Alfieri devint amoureux de très jeunes carmes novices qu'il voyait dans une église. Byron à l'âge de huit ans devint passionnément amoureux d'une petite fille, Marie Duff, et quand, huit ans plus tard, il apprit son mariage avec un autre, il tomba, dit-il, presque en convulsions.

« Je fus près d'en étouffer, dit-il, je n'avais certainement aucune idée des sexes, même plusieurs années après, et cependant mes chagrins, mon amour pour cette petite fille étaient si violents, que je doute quelquefois que j'aie véritablement aimé depuis.

» Je ne pouvais dormir, je ne pouvais manger ou prendre du repos, et quoique j'eusse lieu de croire qu'elle m'aimait, l'unique emploi de ma vie était de penser au temps qui devait s'écouler avant que nous puissions nous revoir. C'était habituellement douze heures de séparation... Mais j'étais fou alors et ne suis pas beaucoup plus sage aujourd'hui. Que son image m'est restée charmante dans la tête ! ses cheveux châtains, ses yeux d'un brun clair et doux, jusqu'à son costume ! Je serais tout à fait malheureux de la voir à présent. »

J.-J. Rousseau parle dans les termes suivants de sa première passion, qu'il eut à onze ans, pour Mlle Goton. « En voyant Mlle Goton, écrit-il, je ne voyais plus rien, tous mes sens étaient bouleversés... Devant elle j'étais aussi tremblant qu'agité. Si Mlle Goton m'eût ordonné de me jeter dans les flammes, je crois qu'à l'instant j'aurais obéi... »

Nous connaissons un jeune homme fort intelligent et fort distingué qui nous avoue avoir senti l'éveil de sa sexualité se faire d'une façon très précoce et quelque peu étrange. A l'âge de cinq ans, il habitait avec sa famille une ville exotique ; il se souvient de cette époque, comme si c'était aujourd'hui, et sa narration est absolument digne de foi.

Il n'avait donc que cinq ans et quand sa mère ou sa bonne le conduisait sur les promenades publiques, voici ce qu'il éprouvait ; toutes les fois qu'il voyait une femme juive du pays, il se sentait pris comme

d'une sorte d'angoisse, qui, bientôt après, était suivie d'une violente érection, et cependant X... nous affirme qu'il ne soupçonnait pas les habitudes de la masturbation, et qu'il n'avait même pas l'idée bien précise des sexes.

Chose remarquable, la femme juive seule avait sur lui ce pouvoir d'excitation ; les jeunes filles, amies de la famille, qui venaient en visite chez lui, et les autres femmes que les circonstances lui donnaient tous les jours l'occasion de voir, le laissaient absolument froid ; mais à la vue d'une femme juive, comme malgré lui, il était en proie, à toute la force de l'instinct sexuel ; et la raison, c'est que la juive éveillait en lui le type parfait du sexe : bien hanchée, serrée à la taille, en robe courte arrivant jusqu'aux genoux, le mollet en relief sous de long bas de soie se perdant jusqu'à la hauteur de la robe dont les plis abondants faisaient un cercle mobile et gracieux autour de ses formes, et dans la marche le frou-frou si excitant de la soie qui plisse, la juive, avec la masse de ses cheveux et la tension des seins, parlait seule à son cerveau pour y éveiller le sens génésique. Et ce qu'il éprouvait était si puissant, qu'en revenant chez lui, il entrait précipitamment au salon, se jetait sur le canapé, et prenant de ses deux bras un des petits coussins il le pressait frénétiquement contre lui, et pratiquait d'une façon inconsciente toute la mimique de l'acte de la copulation.

Si jamais une femme juive venait chez lui, bien vite, à la dérobée, il courait, après le départ de la visiteuse, embrasser le siège où elle s'était assise, et c'est ainsi, dit-il, qu'il croit avoir été un enfant précoce et avoir éprouvé les premières atteintes de l'amour.

CHAPITRE II

Des Enfants pervertis.

Mais la précocité sexuelle ne s'affirme pas toujours avec ce caractère normal ; le plus souvent, au contraire, elle affecte le type des différentes aberrations génitales.

Ball a divisé en trois classes les aberrations génitales :

A) Dans une première classe, il met l'excitation sexuelle, qui comprend la masturbation, la nymphomanie, le satyriasis.

B) Dans la seconde, il groupe les perversions sexuelles avec les sadiques, les invertis, les sujets atteints de bestialité.

C) Dans le troisième, l'érotomanie avec les fétichistes et les azoophiliques.

Nous allons montrer dans ce qui suit que l'instinct sexuel peut se manifester chez l'enfant sous la forme de l'une quelconque de ces différentes aberrations.

Des enfants onanistes

Les enfants du premier âge, dit Hippocrate, sont souvent sujets à une espèce de prurit ou d'ardeur des organes sexuels (Hippocrate. Aph. 26, sect. 3), et Zimmermann écrit qu'il survient de très bonne heure et beaucoup plus tôt qu'on ne le suppose, aux petites filles comme aux petits garçons, certaines affections voluptueuses produites par une démangeaison incessante, en quelque sorte fixée aux parties.

Tissot semble de préférence accuser d'onanisme les petites filles quand il écrit que ce vice est plus commun qu'on ne le suppose généralement et particulièrement chez les toutes petites filles (TISSOT, *Dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, 1856, page 114).

Marjolin, pour affirmer l'existence de ce vice dans la première enfance, va bien plus loin quand, dans une discussion à la Société de chirurgie, il soutient que dans les hôpitaux d'enfants, on observe ce vice sur des enfants encore à la mamelle (*Gazette des hôpitaux*, 31e année, n° 27).

M. le Dr Van Bambecke : « Notes sur certaines habitudes vicieuses chez les jeunes enfants » (*Bulletin de la Société de médecine de Gand*, 1859, page 7), a pu recueillir jusqu'à trois observations ayant trait à des enfants très jeunes, de dix à vingt mois.

« Chez aucun des sujets observés, dit-il, la main n'intervenait dans l'acte de la masturbation ; chez tous, au contraire, l'une des cuisses, et le plus souvent la cuisse droite, était l'agent servant à la friction.

» A cet effet, l'un des membres inférieurs étant tenu immobile et fixe, l'autre est placé en rotation interne et dans l'adduction, la jambe fléchie presque à angle droit sur la cuisse ; celle-ci exerce alors des mouvements d'élévation et d'abaissement comme convulsifs ; mais avant, l'enfant a cherché une position convenable à la manœuvre : il est couché, rarement assis ; il s'est cramponné à un objet à sa portée, pour trouver un point d'appui, et l'une des petites filles, âgée de dix-neuf à vingt mois, choisissait de préférence les genoux de sa mère pour se livrer à sa passion. »

On pourrait se demander, dit le rapporteur de la commission chargée d'examiner le rapport du Dr Van Bambecke, si cette habitude-là, chez des enfants d'un tel âge, ne devait pas être considérée comme un véritable tic, analogue à celui qui fait certains enfants se sucer le petit doigt, ou bien si c'est une habitude réellement vicieuse, de laquelle l'enfant tire une véritable jouissance ?

Dans la suite de l'observation de Van Bambecke, on trouve la réponse à cette question, car l'auteur écrit que lorsque l'enfant est livré à sa manœuvre honteuse « sa face s'injecte et se couvre de sueur, les yeux prennent un vif éclat, il est étranger à tout ce qui l'entoure, et la moindre excitation contraire à son manège l'agace et fait couler ses pleurs, et puis, comme toute excitation, celle-ci laisse derrière elle un collapsus profond, elle provoque dans les parties qui en sont les instruments un développement singulier; c'est ainsi qu'il n'est pas rare d'observer une véritable hypertrophie du clitoris chez les jeunes filles, et que chez les jeunes garçons on remarque le volume démesuré de la verge pour l'âge qu'ils ont atteint; enfin la fréquence avec laquelle ces actes se répètent indique l'irrésistible influence de la passion. »

Observation (Personnelle).

(Prise dans le service de M. le professeur Régis.)

X. Y... est une jeune fille âgée de huit ans, et se présente accompagnée par sa mère à la consultation de M. le professeur Régis, pour des habitudes honteuses.

Antécédents héréditaires : 1° *Ligne maternelle.* — Grand-père, normal; grand'mère a été de santé assez délicate pendant toute sa vie, mais a été surtout d'un tempérament particulièrement nerveux.

D'humeur très susceptible, profitait de l'occasion la plus futile pour entrer dans de violentes colères.

Sur ses vieux jours elle a été prise de fortes douleurs du côté des membres inférieurs, douleurs qui semblaient revêtir le caractère des douleurs fulgurantes de l'ataxie; de plus, est devenue hémiplégique.

Mère : nerveuse aussi, portée facilement à la joie comme aux pleurs, quelque peu neurasthénique; oncles et tantes, rien de particulier à signaler.

2° *Ligne paternelle.* — Hérédité très chargée; grand'mère normale.

Grand-père : de famille très riche, toute la vie s'est montré origi-

nal, excentrique, bizarre; jeune homme, a été grand dépensier et coureur de femmes. Marié, s'est conduit de même; a aimé le luxe et le jeu, a acheté des chevaux pour faire courir et pour la parade, a mangé en peu de temps une fortune considérable. Après plusieurs années de mariage, abandonne sa femme, s'amourache d'une tailleuse que sa femme avait prise dans la maison; fait avec elle une escapade en Amérique où ils restent environ quinze ans. Retourne à Bordeaux, même vie, mêmes mœurs. Au bien-être succède la misère; vie sombre et tragique se passant dans un garni ou plutôt dans un grenier. Se dégoûte de la vie et sa maîtresse aussi; un beau jour on les trouve asphyxiés tous les deux dans leur chambre où ils avaient allumé un réchaud de charbon. Sa maîtresse disait que son amant était détraqué et que plusieurs fois il avait essayé de mettre fin à ses jours à l'aide d'un revolver qui ne le quittait jamais.

Père : c'est une fille, au dire de sa femme, elle n'a pas à se plaindre de lui, il l'aime bien, n'a pas été coureur de femmes, n'a pas bu, n'a jamais fait de bruyantes excentricités. Néanmoins, est d'humeur très versatile, et c'est un nerveux qui est souvent assommant (*sic*), se met en colère et entre dans des scènes très bruyantes pour un rien, une futilité; il suffit, par exemple, qu'il pleuve et que ça lui déplaise, pour qu'en entrant chez lui, il casse tout. Rentre facilement dans l'ordre après sa période d'excitation; une douce admonestation de sa femme le paralyse et le rend même agréable; veut quelquefois battre, tuer sa fille, et la caresse ensuite; est très agité la nuit, a des pollutions nocturnes, des rêves fréquents et désordonnés; se réveille en sursaut, a des trémulations, pousse des cris et des soupirs, fait peur à sa femme; souffre donc d'une tare névropathique profonde et avancée.

Tante : c'est une mystique, a toujours mené une vie sévère et tranquille, presque monastique; n'a jamais voulu entendre parler de se marier; lit toujours des livres saints, et est un pilier d'église : avec çà, un peu sombre, concentrée et un peu mélancolique.

Oncle : enfant, a été vaniteux, a aimé le bien-être, toutes les aisances; jeune homme, a mené la vie dans d'assez larges mesures, a fait courir des chevaux qu'il a aimés comme son père; c'était sa folie; est devenu voyageur de commerce, a contracté la syphilis; en a éprouvé une forte secousse morale, s'est soigné d'abord au système Raspail, devint

acariâtre, méchant ; a menacé de tuer sa femme, sa belle-mère ; a eu des accès de fureur, s'est fait ligoter et conduire sur voiture spéciale à l'asile des fous de M..., où il est mort.

Antécédents personnels. — X. Y... est une jeune fille âgée seulement de huit ans, elle n'est pas réglée, ne présente pas d'anomalie, ni d'hypertrophie du côté de ses organes génitaux ; elle a d'abondantes pertes jaunâtres.

D'aspect assez agréable, elle ne porte aucune difformité physique capable de lui faire perdre le moindre de ses avantages ; elle est blonde, a de beaux cheveux blonds, est assez correctement mise. Une chose frappe en la voyant, c'est son regard ; elle a de beaux yeux, comme contractés et un peu noyés ; cernés par une ligne bleuâtre sous la paupière inférieure, ils sont comme l'expression d'un état d'exténuation et de fatigue profonde. Elle les a toujours baissés et regarde obstinément le sol.

De temps à autre elle jette seulement un regard furtif et rapide pour le ramener immédiatement dans la position première. Elle paraît comme toute honteuse et toute humiliée ; elle ne répond que par monosyllabes, et avec une voix à peine soufflée. Il faut prêter l'oreille pour l'entendre.

Jusqu'à l'âge de quatre ans, elle n'a rien présenté d'anormal. A cette époque, le hasard la met en contact avec un jeune garçon, le fils d'une voisine, un petit dépravé, qui pratique des attouchements sur elle. A partir de ce moment, X. Y... s'est livrée avec frénésie à la masturbation et n'a plus cessé.

L'attention des parents n'est éveillée que par l'état de dépérissement que quelques mois après la petite X. Y... présentait. Elle était pâle, chlorotique, ne mangeait plus ; son caractère aussi se modifiait ; elle était devenue capricieuse, entêtée, taciturne, ne faisant plus attention à rien, et cherchant la solitude.

La mère, inquiète et croyant à une maladie organique, conduit l'enfant à la consultation gratuite des enfants assistés et la fait voir à M. le Dr P... Le diagnostic est vite porté, et il est reconnu que l'enfant se masturbait.

La mère, à partir de ce moment, surveilla l'enfant de très près et s'aperçut avec peine que ni les conseils, ni les menaces, ne faisaient rien

sur l'esprit de X. Y... qui continuait toujours à se masturber ; pendant la journée, elle la voyait s'absenter fréquemment pour passer aux cabinets, et là, elle y séjournait longtemps et en sortait comme exténuée. La nuit, elle l'entendait de sa chambre, pousser comme des gémissements et des soupirs voluptueux ; rien n'y faisant pour la corriger, la mère la reconduisit chez M. le Dr P... ; elle entre à l'hôpital, où elle a passé environ quinze jours.

On la soumet à un traitement énergique ; elle est attachée, elle porte la camisole de force, et cependant il lui faut absolument sa sensation voluptueuse ; elle en a conçu la pensée et ne peut résister à son exécution. Avec une ruse et une habileté inouïes, elle a pu dégager et faire mouvoir une de ses jambes, la fléchir, et ramener le talon du pied jusqu'aux parties sexuelles sur lesquelles elle imprimait des mouvements de va et vient qui amenaient le spasme voluptueux et l'éjaculation.

Ramenée chez elle, X. Y... ne modifie rien dans ses habitudes honteuses. Bien au contraire, il semble qu'après une légère atténuation elle entre dans un nouvel état de recrudescence ; la mère, qui a encore un petit garçon d'une douzaine de mois, bien fort et bien constitué, le voit soudainement devenir pâle et dépérir. Elle se doute que X. Y... est capable de se livrer sur lui à des manœuvres honteuses, et elle ne s'expliqua pas autrement cet état de dépérissement quand elle eut constaté les faits suivants : la verge de l'enfant était tuméfiée et ensanglantée et portait la trace de morsures. X. Y... pratiquait, en effet, sur son jeune frère la succion pénienne, et, dans des moments de véritable crise, elle allait jusqu'à mordre. Les conseils, les menaces, les coups, tous les moyens de douceur et de sévérité ne peuvent encore réprimer l'instinct dépravé de l'enfant.

Après la découverte des attouchements violents qu'elle pratiquait sur le petit frère, son père et sa mère l'ont battue, ont failli la tuer ; n'empêche que le lendemain, ou peu de jours après, elle provoquait une scène scandaleuse dans un endroit public ; elle voit un petit garçon qui lui plaît, elle se précipite sur lui, l'embrasse sur la bouche et dirige sa main vers les parties sexuelles. Les parents du petit garçon, témoins du scandale, font une scène à la mère de X. Y..., perdue de honte et de confusion ; c'est à la suite de cette scène que la mère s'est décidée à venir la présenter à notre maître M. le professeur Régis.

Quand on demande à X. Y..., pourquoi elle fait des saletés, X. Y... baisse toujours les yeux et ne répond pas ; si on insiste, elle répond qu'elle ne peut pas s'en passer ; quand on lui objecte qu'elle se fait mal à elle-même, qu'elle va faire mourir de chagrin son père et sa mère, qu'elle va tuer son petit frère, elle reste là, toujours impassible et immobile, et ne répond rien.

Elle s'empresse de dire oui, quand on lui demande si elle le trouve bon, et elle avoue que c'est la raison qui lui fait faire sa petite saleté. De même, elle avoue très franchement le nombre de fois qu'elle l'a faite, et elle se rappelle très bien. Quand on lui demande si elle sera sage, si elle veut se corriger, elle répond encore oui, et rien de plus.

Soumise à la suggestion par M. Régis, elle consent et se laisse facilement endormir. Les effets qu'on en tire ne paraissent pas d'abord très efficaces, et M. le professeur Régis nous démontre que les jeunes enfants sont le plus souvent réfractaires à la suggestion, parce que leur volonté n'est pas assez formée pour l'élaboration et l'acceptation de la volonté d'autrui.

— Tu entends, lui suggère-t-on sous l'influence hypnotique, tu entends, tu ne feras plus tes saletés ; tu entends, tu ne le feras plus. Réponds, lui dit M. Régis, n'est-ce pas qu'à présent tu seras sage ?

— Oui, Monsieur, répond-elle d'une voix à peine perceptible, mais le plus souvent elle ne répond rien, ce qui fait croire à M. le professeur Régis que, même sous l'état d'hypnose, X. Y... se complaît dans son vice, et qu'elle ne reçoit que très imparfaitement la suggestion.

Mais X. Y... n'est pas seulement intéressante par les habitudes de masturbation qu'elle a contractées dès l'âge de quatre ans ; elle l'est tout autant sinon encore davantage par sa sexualité précoce, qui la fait ne s'occuper et ne penser qu'à tout ce qui a trait aux sexes.

Chez elle, elle a une petite poupée ; elle s'amuse souvent avec elle, et on devine où se porte toute son attention. Une chatte, qui est dans la maison et près de mettre bas, semble à un moment donné remplir tout son esprit. Elle la regarde, lui palpe le ventre ; elle trouve là une satisfaction profonde qui répond à sa façon de penser, car elle aussi souhaite de devenir grosse.

A la vue d'un homme qui lui plaît, X. Y... ne se gêne pas pour faire part de ses impressions à sa mère. « Dis, maman, s'exclame-t-elle, est-il bien, celui-là !

La mère l'a vue encore dans un endroit public aller prendre place à côté de Messieurs d'un certain âge et devenir presque provocante par ses allures suspectes.

Nous, nous l'avons vue dans le service, regarder un des internes avec une grande obstination, et la mère nous a avoué qu'une fois arrivée à la maison, X. Y... lui confessait qu'elle avait trouvé très bien ce Monsieur, le grand blond, avec de longs cheveux, et qu'elle l'aimerait bien.

Dans la rue, pas un détail ne lui échappe, mais son attention ne porte jamais que sur tout ce qui peut rentrer dans la sphère sexuelle.

Elle voit passer un jour dans une des rues de B...., une femme aux allures bizarres et d'une toilette excentrique : « Maman, dit aussitôt X. Y... à sa mère, cette femme-là, c'est une cocotte ; celles-là, ajoutait-elle, se font payer par les hommes » ; comme la mère, étonnée, lui demandait d'où elle tirait tout cela, qui le lui avait appris, elle se contentait de répondre qu'elle le savait et puis voilà.

Un autre jour Mme Y... va accompagner à l'hôpital Saint-André une dame de ses amies, atteinte d'ascite, et à qui on devait faire une ponction pour retirer de l'abdomen une certaine quantité de liquide. Elle prend alors avec elle la petite X. Y... dont l'attention se porte sur la grosseur du ventre de l'hydropique, et, comme dans le courant de la conversation, elle a entendu le mot de robinet au sujet de la ponction qu'on devait faire, la voilà qui tout d'un coup interroge sa mère : « Dis, mère, toi quand tu étais grosse, ce n'était pas un robinet qu'on t'avait mis ». On pourrait citer encore d'autres traits pour démontrer de quelle façon effrayante X. Y... est précoce du côté de la sexualité, mais nous le jugeons inutile, ce que nous en avons déjà dit le démontre suffisamment.

Comme par la suggestion X. Y... ne se modifiait pas au gré de M. le professeur Régis, ce dernier pense que l'internement qui la ferait changer de milieu exercerait sur elle une répression particulière qui modifierait ses habitudes. Quand du reste on disait à X. Y... que si elle ne se corrigeait pas, on la ferait enfermer, elle répondait que si elle souffrait ou que si elle s'ennuyait trop où elle serait, elle tâcherait de se corriger pour rentrer à la maison. Et quelques jours avant son départ elle disait à sa mère : « Tu verras, maman, je t'enverrai des lettres gentilles. »

A l'heure qu'il est, elle est à l'asile de P.... où elle est soumise à un

régime particulier, à la suggestion et à un changement de milieu, influences qui semblent avoir déjà opéré une modification favorable dans le tempérament de X. Y...

Des enfants nymphomanes

La nymphomanie (de νυμφη, jeune mariée, et μανια, fureur) est une variété de délire érotique propre à la femme et consistant en une exaltation excessive et morbide de l'appétit vénérien. Esquirol en distingue deux variétés principales : une de ces variétés consiste en un amour purement intellectuel ou moral, une sorte de culte idéal et platonique, mais exagéré, jusqu'à la maladie ; Esquirol lui a réservé le nom de érotomanie.

Dans l'autre variété, l'exaltation amoureuse est, au contraire, toute physique et purement charnelle ; elle s'accompagne d'un état d'éréthisme violent des organes sexuels et de tout l'appareil reproducteur ; elle consiste, si l'on peut s'exprimer ainsi, en un véritable rut poussé jusqu'à la fureur.

La distinction entre l'exaltation maladive de l'amour moral et celle de l'amour charnel est sans doute facile à établir au point de vue théorique, et on a eu certainement des occasions de constater cliniquement son exactitude pratique, mais beaucoup plus souvent le cerveau et l'appareil sexuel exercent l'un sur l'autre une influence sympathique et réciproque qui a pour résultat, quel que soit celui des deux organes qui est primitivement affecté, de mettre l'autre en jeu par le mécanisme des actions réflexes, en sorte que la variété de folie instinctive qui en résulte présente à la fois les caractères réunis de l'érotomanie et de la nymphomanie.

Paul Moreau (de Tours) décrit trois phases à cette aberration génésique, qu'il définit une exaltation morbide des organes de la génération où le mal prendrait d'abord naissance pour n'agir que tardivement sur le cerveau.

Dans la première phase de la maladie, la jeune fille, encore maitresse d'elle-même, comprime les élans, asservit la violence du penchant qui la domine, et rien jusqu'alors ne fait soupçonner le besoin impérieux qui la maitrise.

Mais peu à peu son inquiétude ou son agitation la rend l'objet d'une attention particulière de son entourage. On aperçoit du changement à son caractère ; elle était gaie, franche, expansive, elle devient triste, dissimulée, taciturne.

Dans d'autres circonstances, la simplicité de ses manières fait place aux prétentions et aux manèges de la coquetterie. Devant les hommes, sa respiration devient plus fréquente, le pouls prend plus de force et de vivacité, et l'expression de sa physionomie, de sa démarche, de ses poses, son langage même trahissent enfin tous les feux dont elle est dévorée.

A ce premier degré l'intellect, et par suite la volonté sont obsédés, parfois même subjugués et aliénés.

Dans un deuxième degré, les symptômes sont bien plus prononcés. « Dans cette période, dit Louyer-Villermay, souvent la femme n'éprouve plus de combats intérieurs. Dégagée de tout frein, elle se livre sans réserve à toute l'impétuosité de ses sens, à toute la fougue de son tempérament, au délire de son imagination. Elle se plaît dans les idées les plus lascives, les entretiens les plus voluptueux, les lectures les plus obscènes. Ses désirs sont pleins d'ardeur et de lascivité, *voluptates semper anhelant.*

Tout ce qui ne flatte pas sa fatale inclination, sa passion dominante, tout ce qui ne se rattache pas aux jouissances vénériennes, l'ennuie, la fatigue, l'irrite.

A la vue d'un homme, tout son être s'agite ; la sensibilité s'exalte, son imagination se monte, sa physionomie s'anime, la rougeur couvre ses joues, ses yeux sont étincelants, un feu dévorant est prêt d'éclater. Sa poitrine est agitée, sa respiration précipitée et tumultueuse ; souvent alors il se manifeste des palpitations violentes, une accélération, un trouble

général de la circulation. Les expressions les plus passionnées sont sur ses lèvres ; elle prodigue les soupirs, les avances, les regards les plus tendres, enfin les attitudes les plus voluptueuses pour engager celui qui est l'objet de ses désirs à satisfaire sa lubricité.

Ce n'est plus une ardeur en ses veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

A ce degré il y a perversion des facultés morales et légère aliénation dans les idées.

L'imagination est de plus en plus asservie, la mémoire et le jugement sont intacts.

Arrivée à sa troisième période, cette maladie présente le tableau le plus déplorable, le plus navrant : le délire s'empare de la malheureuse, et, suivant l'expression de Cabanis : « La nymphomanie transforme la fille la plus timide en une bacchante, et la pudeur la plus délicate en une audace furieuse dont rien n'approche, même pas l'effronterie de la prostitution. »

La constitution physique ne résiste pas à la surexcitation nerveuse générale ; la fièvre, le marasme le plus profond viennent achever de ruiner l'organisme ébranlé.

Chez les très jeunes enfants, on ne peut, sauf de très rares exceptions, invoquer l'action de l'utérus, et on ne doit rechercher l'action de cette névrose que dans l'hérédité et dans l'exaltation singulière de la sensibilité générale.

Voici une observation d'une nymphomane de trois ans, observation appartenant à Buchan et citée par Louyer-Villermay :

Observation de Buchan

(Citée par Louyer-Villermay.)

Une petite fille n'ayant pas encore trois ans, couchée sur le carreau ou s'appuyant avec force contre un meuble, agitait son corps avec une

violence singulière. Les parents ne virent d'abord dans cette action qu'un jeu, mais bientôt, reconnaissant avec douleur qu'elle dépendait d'une sorte de libertinage, ils s'occupèrent avec soin de corriger une aussi fâcheuse habitude, recourant tantôt aux caresses et aux prières, tantôt aux menaces et à la honte, enfin aux corrections ; ils ne purent aucunement réussir.

L'enfant grandit et le mal s'accrut au point qu'à table, en société, à l'église, à la vue d'un objet agréable, elle s'abandonnait par tous les moyens possibles à ses manœuvres qui étaient suivies d'une éjaculation considérable. Quand on l'interrogeait sur l'époque où devait arriver son paroxysme, elle se taisait ou avouait éprouver un plaisir extrême.

Au moment de ses crises, elle semblait avoir perdu presque entièrement la vue et l'ouïe ; par suite des menaces et des réprimandes de ses parents, elle s'abstenait, en leur présence, de se livrer à son funeste penchant ; mais, du reste, elle recherchait la solitude pour le satisfaire, et souvent on la trouva exténuée et assoupie.

Rien ne pouvant arrêter cet excès de lascivité, on appela un médecin dont les conseils furent infructueux. Alors les parents songèrent à la marier et firent choix d'un homme très robuste. Elle devint grosse et fut dès lors exempte de sa maladie, mais elle sortait toujours des assauts amoureux les plus réitérés, fatiguée, mais non rassasiée.

Enfin l'accouchement ayant été très difficile, elle succomba pendant le travail. L'époque de sa plus grande salacité s'étendait du commencement à la fin du printemps, et pendant toute cette période la malade répandait une odeur de bouc.

Cette lubricité était en quelque sorte héréditaire.

Des enfants satyriasiques

Tout ce que nous avons dit de la nymphomanie chez la petite fille, nous aurions à le répéter sur le satyriasis, qui n'en est que le pendant chez le petit garçon.

De la simple surexcitation des organes génitaux, la maladie peut s'élever au délire le plus complet, avec cet entraîne-

ment irrésistible qui domine la volonté, détruit presque toutes les autres facultés.

Les faits de satyriasis dans le bas-âge, quoique assez rares, existent néanmoins. Gall entre autres en rapporte deux exemples.

Observations

I. « A Paris, dit Gall, j'ai vu le garçon d'un mulâtre, âgé de moins de trois ans, se jeter non-seulement sur des petites filles, mais sur des femmes, et les sommer avec audace et opiniâtreté de satisfaire ses désirs. Il ressentait dans les parties sexuelles qui n'étaient point développées, mais qui présentaient des dimensions proportionnées à son âge, des érections plus que momentanées.

Comme il était entouré de filles qui se prêtaient à satisfaire ses désirs comme à un jeu piquant pour elles par sa singularité, il mourut de consomption avant d'avoir atteint la fin de sa quatrième année. Son cervelet était extraordinairement développé, le reste de sa tête avait les dimensions ordinaires à son âge » (Gall, *Fonctions du cerveau*).

II. Un autre enfant de dix ans, dans les mêmes conditions physiques que le précédent, fut détenu dans une maison de correction pour avoir violé une jeune fille.

Des enfants sadiques

Le sadisme consiste à réveiller soit par le meurtre et le sang, soit par les cris de douleur des victimes, des centres génésiques inertes en dehors de ces épouvantables excitations.

Nous ne saurions mieux faire pour donner une définition exacte de ce vice que de rapporter d'une façon succincte l'histoire du marquis de Sade, de qui cette perversion tire son nom.

Le marquis de Sade est né à Paris, le 2 juin 1740. Il était

fils du diplomate Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de Sade, et naquit dans l'hôtel de la princesse de Condé, dont sa mère était dame d'honneur.

Il servit au régiment du roi comme lieutenant dans les carabiniers, prit part à la guerre de sept ans, et épousa, en 1766, la fille du président Montreuil.

Bien que sa femme fut douce et jolie, il n'éprouva pour elle aucun attachement, et, dès l'année même de son mariage, il commença à se livrer à une longue série de débauches. Il emmena dans son château du Comtat une actrice du Théâtre-Français, la Beauvoisin, qu'il fit passer pour sa femme.

Au mois d'avril de l'année suivante, il ordonna à son valet de chambre de conduire deux filles de joie à sa maison d'Arcueil. Ayant rencontré le jour même, sur la place des Victoires, Rose Keller, veuve d'un garçon pâtissier nommé Valentin, il lui offrit à souper et la conduisit à Arcueil.

Aprés lui avoir fait visiter la maison où se trouvaient les filles publiques, à moitié ivres, il la mena dans le grenier. Arrivé là, il s'enferma avec elle, lui ordonna, le pistolet sur la gorge, de se mettre toute nue, lui lia les mains et la fustigea cruellement. Quand elle fut tout en sang, il tira un pot d'onguent de sa poche, pansa ses plaiès et la laissa.

Condamné par la Chambre de la Tournelle, Louis XV intervint, et il n'en fut que pour 100 louis à donner à Rose Keller.

Il séduisit ensuite la sœur de sa femme, la conduisit en Italie, puis revint en France.

Se trouvant à Marseille, en juin 1772, il se rendit avec son inséparable valet de chambre chez des filles publiques, leur fit prendre des pastilles où se trouvaient des mouches cantharides, et provoqua une orgie hideuse à la suite de laquelle deux de ces filles moururent.

Arrèté par ordre du roi de Sardaigne et enfermé dans la forteresse de Miolans, il revint à la liberté grâce à l'influence de sa femme, mais cette aventure ne le corrigea pas, et l'unique préoccupation de sa vie, fut de trouver de nouveaux raffinements à ses débauches.

En 1777, il fut conduit au château de Vincennes, puis à Aix.

En 1778, un nouvel arrêt le condamne pour des faits de « débauche outrée » à une admonestation du Premier Président, à un éloignement de Marseille pendant trois ans et à 50 livres d'amende. Quelques jours après, il est de nouveau arrêté à La Coste; en 1784, il est transféré à la Bastille.

A la suite de démêlés avec de Launey, gouverneur de la Bastille, il est transféré à l'hospice des fous de Charenton, où il mourut le 2 décembre 1814.

A Charenton, dit un écrivain, le marquis conserva jusqu'à sa mort ses goûts et ses habitudes ignobles.

Se promenait-il dans la cour, il traçait sur le sable des figures obscènes! Venait-on le visiter, sa première parole était une ordure, et cela avec une voix très douce, des cheveux blancs très beaux, avec l'air le plus aimable, avec une admirable politesse.

Il a écrit *Justine ou les malheurs de la vertu*, *Juliette* dont il fit hommage à Bonaparte, qui le fit jeter au feu.

« Voulez-vous que je vous fasse l'analyse d'un livre du marquis de Sade, dit Jules Janin, ce ne sont que des cadavres sanglants, enfants arrachés aux bras de leur mère, jeunes femmes qu'on égorge à la fin d'une orgie, coupes remplies de sang et de vin, tortures inouïes.

» On allume des chaudières, on dresse des chevalets, on brise des crânes, on dépouille des hommes de leur peau fumante, on crie, on jure, on blasphème, on se mord, on s'arrache le cœur de la poitrine, et cela à chaque page, à chaque ligne, toujours. »

Le sadisme se trouve assez fréquemment d'une façon ébauchée chez les enfants ; ces jeunes enfants, toujours colères, irritables, battant leurs camarades, sans motifs, pour rien, parce que c'est leur plaisir, et qui en plus sont des pervertis sexuels, ces enfants là sont certainement des sadiques rudimentaires.

Voici du reste une observation empruntée à Magnan et trouvée dans les *Archives de neurologie* de 1892.

Observation

Il s'agit d'un jeune héréditaire de vingt et un ans, qui se fit un jour arrêter sur un banc, pendant que d'un coup de ciseaux il détachait de son bras gauche un large fragment de peau.

Interrogé sur les motifs de cette mutilation, il déclara que depuis plusieurs heures il était à la poursuite d'une jeune fille à la peau blanche et fine, avec l'ardent désir de lui tailler au cou un lambeau de peau et de le manger.

Il avoue que dès l'âge de six ans la vue d'une jeune fille ou d'un jeune garçon à la peau fine et délicate provoquait chez lui une certaine exaltation génitale, en même temps qu'elle suscitait le désir de mordre et de manger un morceau de leur chair.

Des Enfants Invertis

L'inversion du sens génital est une aberration génésique consistant en ce que l'homme est porté pour l'homme, c'est la pédérastie, et la femme pour la femme, c'est le tribadisme.

Les manifestations de cette inversion de l'instinct sexuel diffèrent suivant qu'il s'agit des pédérastes ou des tribades.

Chez les pédérastes, ce sont des caresses ou des manœuvres diverses comme la masturbation, le coït anal ou sodomie, le coït buccal ou succion pénienne.

Chez les tribades, ce sont aussi des caresses, avec la masturbation, le coït buccal ou succion clitoridienne appelée encore saphisme.

Ce vice est vieux comme le monde, et on le trouve comme un point de gangrène au sein de toutes les sociétés et de toutes les civilisations.

C'est ainsi que dans la Genèse nous trouvons déjà l'histoire des anges qui descendirent chez Loth à Sodome. Le culte de Baal n'était autre chose qu'une prostitution masculine ; le

Lévitique range la pédérastie parmi les infamies (chap. XXVIII, V. 22 et 23), le Coran la mentionne aussi sans trop la flétrir.

A Athènes, c'est l'amour grec, il s'étale au grand jour et Hippocrate le flétrit dans son serment.

Si à Lesbos, à Ténèdes, il y avait des concours de beauté pour les femmes, il y en avait pour les hommes chez les Eleens.

Lorsque Philippe vit sur le champ de bataille de Chéronée tous les soldats qui composaient le bataillon sacré, le bataillon des amis à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu : « Je ne croirai jamais, s'écria-t-il, que de si braves gens aient pu faire ou souffrir rien de honteux. »

Chez les Romains la prostitution pédéraste prend encore un accroissement plus considérable.

Les pédérastes n'étaient même pas flétris par la loi, et les règlements ne leur assignaient pas comme aux femmes un vêtement particulier, et l'édile ne les inscrivait pas sur les tables de la prostitution.

Le plus souvent, c'étaient des enfants d'esclaves; on les appelait les enfants de louage ou *pueri meritorii,* ou encore *pœdicones, catamiti, amasii, fellatores.* C'étaient là les pédérastes publics. Leurs habitudes répondent assez exactement à la description que Tardieu a faite pour les nôtres dans les temps actuels.

Ils avaient souvent des caractères physiques qui les rapprochaient du sexe féminin, sans barbe et sans poils, imprégnés d'huile parfumée, ayant de longs cheveux bouclés, des vêtements de couleur voyante, principalement de couleur verte, d'où leur nom de *galbinati*, le regard lascif et éhonté, la démarche nonchalante, le geste obscène et provocateur.

Ils se reconnaissaient à certains signaux, le *signum infame* qui consistait dans l'érection du doigt du milieu ; aussi le médius fut-il appelé à cause de cela le doigt infâme, et un homme libre ne l'ornait jamais d'une bague. Ils habitaient une rue spéciale, la rue des Toscans, et il y avait comme de nos jours des actifs et des passifs.

Mais en dehors de ces pédérastes publics, il y avait les esclaves, pédérastes au domicile du maître.

Au dire de Petrone, ces derniers portaient les cheveux très longs : aussi le jeune Romain, au jour de son mariage, comme gage de sa fidélité, faisait couper les cheveux à tous les esclaves de sa maison.

Nous savons qu'Horace avait le beau Ligorinus, et qu'Alcibiade, César, Adrien, Néron, etc., avaient aussi les leurs.

Ils se continuent à travers les siècles, s'appelant *bougres* au XIV, XV et XVI[e] siècles, *mignons* sous Henri III, etc.

Aujourd'hui ils existent encore et comme toujours, car les cas de sodomie conjugale ne sont pas rares, et les prostituées dans les maisons publiques se livrent souvent au coït anal.

La succion pénienne, les fellatores et le saphisme ont atteint une fréquence vraiment inouïe.

Si on se demande pourquoi l'universalité dans les temps et dans les lieux d'un vice si honteux, Diderot répond qu'il tient « partout à une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, à la corruption de la tête dans les vieillards, à l'attrait de la beauté dans Athènes, à la disette des femmes dans Rome, à la crainte de la vérole à Paris. »

Nous, nous en trouvons l'explication dans ce fait que s'il est vrai que l'inversion du sens génital soit souvent une perversion acquise, le plus souvent elle appartient aux aberrations héréditaires et que c'est une perversion innée.

« Il y en a, dit Westphall, qui naissent avec l'âme d'une femme dans un corps d'homme. » Cette phrase de Westphall nous amène immédiatement à parler des enfants invertis.

« L'enfant qui naît avec cette perversion génésique, dit le D[r] Reuss (1), croît et se développe en apparence d'une façon normale, seul le sens génésique se réveille de bonne heure, et aux approches de la puberté se place toute une série de phénomènes anormaux et pathologiques.

(1) Des aberrations du sens génésique chez l'homme par le D[r] Reuss (*Annales d'Hygiène publique, 1886*).

» L'enfant ne manifeste dès ses premières années que des goûts féminins ; il joue à la poupée, fait du crochet ou de la tapisserie, aime à se parer, à se regarder dans la glace ; il s'efforce d'être gracieux dans ses mouvements, parle avec une voix de fausset, se rappelle et décrit avec une sûreté extraordinaire les toilettes de femmes les plus compliquées, mais s'habille lui-même sans aucun goût. Le sentiment de la pudeur est interverti ; le garçon ne l'éprouvera que devant les hommes ; il se déshabillera moins volontiers devant des hommes que des femmes ; mais il recherchera la société et les caresses des hommes. Il s'attachera plus spécialement à un individu, qu'il suivra sans s'en rendre compte lui-même, qu'il admirera, dont il parlera sans cesse, que cet individu soit uniquement remarquable par sa force physique et sa musculature puissante ou par son courage et sa générosité.

» La société des femmes laissera cet enfant absolument indifférent. »

Bientôt les lectures, les entretiens avec ses camarades lui apprennent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en lui ; mais un sentiment particulier de honte l'empêchera d'en faire la confidence à quelqu'un.

A mesure qu'il grandit il sent le besoin de parfaire ses allures féminines : il laisse pousser ses cheveux, se frise, se serre la taille, se découvre largement le cou en portant des cols très ouverts, il s'habille en femme, se couvre de parfums, se farde et se peint les sourcils.

De taille petite ou moyenne, avec un bassin large et des épaules étroites, les cheveux frisés, le malheureux, par un dandinement particulier des hanches, une toilette excentrique, une profusion de bagues et de bracelets, cherche à attirer l'attention des hommes ; il ne comprend pas que plus il cherche à ressembler à la femme plus il est un objet d'horreur pour l'homme.

Enfin, capricieux, vaniteux, lâche, envieux, vindicatif, susceptible, il réunit en lui tous les défauts de la femme sans

les compenser par aucune des qualités de l'homme ; aussi est-il détesté par les uns comme par les autres.

Chez quelques-uns de ces sujets, l'irritation des fesses produit une excitation dont la satisfaction peut se faire d'une façon normale.

Quelquefois l'enfant remarque, dès ses premières années, que de petites tapes sur ses fesses nues provoquent chez lui des sensations particulièrement agréables. J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, a décrit ces sensations. L'enfant cherche alors de lui-même à se faire donner la fessée, soit comme amusement par ses camarades, soit comme punition. Plus tard, il se frappe lui-même de verges, et l'érection qui résulte de cette excitation se termine fatalement par la masturbation.

Dans la période de la maturité génitale, le malade qui a pris l'habitude de provoquer l'érection par la flagellation ne peut plus accomplir le coït sans avoir recours préalablement à ce mode d'excitation ; cette pratique l'empêche à jamais de goûter les joies de la vie de famille, et ne lui laisse le choix qu'entre l'onanisme ou le commerce des filles perdues.

L'amour que ressentent les sujets de cette catégorie est extraordinairement vif ; il les saisit tout entiers corps et âme ; ils s'attachent à un homme auquel, par mille détours, ils tâchent de faire comprendre la passion qu'ils ont pour lui : de platonique qu'elle était à l'origine, cette passion devient peu à peu plus positive et commence par trouver une première satisfaction dans une masturbation mutuelle, si l'homme aimé s'y prête. Bientôt, pour peu qu'il manifeste le désir d'assouvir autrement ses désirs et de goûter des sensations nouvelles, notre malade se prêtera à des actes de sodomie dans lesquels il jouera toujours le rôle passif.

Si de son propre mouvement, ou encouragé par des amis, il essaie de se rapprocher de la femme par le coït, il ne réussira pas presque toujours et son essai se terminera souvent par une crise d'hystérie : il ne peut jouer un rôle pour lequel il n'est pas fait.

Des enfants atteints de bestialité

Nous n'insisterons pas sur l'historique très intéressant de ce vice ; c'est une étude qui a déjà été faite, et le Dr J. Chevalier en particulier en a fait connaître tous les détails.

Nous nous contenterons de rappeler que la bestialité ou l'accouplement de l'homme avec les animaux est encore un vice fréquent dans la société actuelle, et que nous aurions à en écrire long si nous voulions rapporter toutes les observations que nous avons en main.

Nous avons été frappé du fait que l'enfant n'est pas plus épargné que l'adulte par cet instinct morbide ; la seule différence qu'il y ait entre les deux, c'est que souvent c'est un vice acquis chez l'adulte, tandis qu'il est presque toujours la manifestation d'une tare héréditaire, d'un état profond de dégénérescence quand on le trouve chez l'enfant en bas âge ; il n'en reste pas moins vrai que l'enfant aussi peut être atteint de bestialité.

Boissier et Lachaux nous en fournissent une observation intéressante dans les *Archives de neurologie* de 1893, à l'article : « Perversions sexuelles à forme obsédante ».

Observation

X.... dès sa plus tendre enfance, et à plusieurs reprises, a été tourmenté par une incompréhensible envie de s'accoupler avec les animaux; à neuf ans, se trouvant seul à l'étable, il a eu des relations sexuelles avec une poule, à treize ans avec une chèvre, à dix-sept ans enfin avec une génisse ; plus tard ces obsessions ont fait trêve ; mais à vingt-sept ans, s'étant mis à boire, il vit se réveiller son ancien penchant pour les animaux.

Le malade devait un jour amener au bouc, dans un village voisin, une

de ses chèvres ; il l'avait étendue dans un tombereau qu'il conduisait lui-même, assis sur une planche.

Bientôt il se sent pris d'une furieuse envie d'avoir des rapports avec la bête. Il cherche d'abord à se défendre, il essaye de penser à autre chose, il a peur de lui-même, mais la tentation est si affreuse, qu'il sent sa volonté s'égarer, et qu'à bout d'efforts, il se couche au fond de la charrette et non sans peine arrive à ses fins.

Des enfants érotomanes

L'érotomanie est l'amour idéalement pur qui exclut tous les désirs vénériens et tout sentiment charnel : il ne comprend que des individus chastes et pudiques, les platoniques et les extatiques. C'est un érotomane, ce jeune élève des beaux-arts dont parle Magnan, qui, tous les soirs, écrivait des vers et soupirait pour la belle Myrtho, qui s'était réfugiée dans une étoile.

Esquirol a donné une description particulièrement intéressante du tempérament de l'érotomane, et voici ce qu'il a écrit :

« Les érotomanes, dit-il, ont les yeux vifs, animés, le regard passionné, les propos tendres, les actions expansives, mais ils ne sortent jamais des bornes de la décence. Ils s'oublient en quelque sorte eux-mêmes ; ils vouent à l'objet de leur amour un culte pur et secret, se rendent esclaves, exécutent ses ordres avec une fidélité souvent puérile, obéissant aux caprices qu'ils lui prêtent ; ils sont en extase, en contemplation devant ses perfections souvent imaginaires, désespérés par l'absence. Le regard de ces malades est abattu, leur teint devient pâle, leurs traits s'altèrent, le sommeil et l'appétit disparaissent ; ces malheureux sont inquiets, rêveurs, désespérés, agités, irritables, colères, etc.

» Le retour de l'objet aimé les rend ivres de joie, le bonheur dont ils jouissent éclate dans toute leur personne et se répand sur tout ce qui les entoure. Leur activité musculaire

augmentée a quelque chose de convulsif. Ces malades sont ordinairement d'une loquacité intarissable, parlant toujours de leur amour; pendant leur sommeil, ils ont des rêves qui ont enfanté les incubes et les succubes.

» Comme tous les monomoniaques, les érotomanes sont nuit et jour poursuivis par les mêmes idées, par les mêmes affections, qui sont d'autant plus désordonnées qu'elles sont concentrées ou exaspérées par la contrariété; la crainte, l'espoir, la jalousie, la joie, la fureur semblent concourir toutes à la fois ou tour à tour pour rendre plus cruel le tourment de ces infortunés. Ils négligent, ils abandonnent, puis ils fuient leurs parents et leurs amis; ils dédaignent la fortune, méprisent les convenances sociales, ils sont capables des actions les plus extraordinaires, les plus difficiles, les plus pénibles, les plus bizarres. »

Paul Moreau (de Tours) dit que chez les enfants il semble que les petites filles ont une prédisposition plus grande à ce genre de délire : « Le tempérament éminemment nerveux du jeune âge, dit-il, est facilement ébranlé par une vie inoccupée, molle, par l'attrait du plaisir, par un entourage qui ne sait pas toujours résister aux volontés les plus insensées. Sous l'influence d'une érotomanie passagère, s'imaginant qu'on les a regardés, qu'on les aime, se renferment pour écrire d'interminables épitres, emploient à l'achat de bouquets l'argent qu'on leur donne pour leurs menus plaisirs. Rien ne les rebute. Le silence opposé à leurs envois est logiquement expliqué par eux : On a peur de se compromettre en leur répondant, c'est une mesure de prudence, etc.

» Qui de nous ne se rappelle avoir connu des camarades de collège atteints de ce travers, écrire lettre sur lettre à des actrices, à des femmes à la mode, à des « cousines » surtout, ne parler que d'elles, n'agir que pour elles, en un mot se conduire en véritables fous. »

Heureusement que pour le plus grand nombre, ce délire dure peu : l'*insouciance*, ce plus bel ornement de l'enfance et de la jeunesse a bien vite raison de toutes ces billevesées.

Ceux qui le conservent plus longtemps ou toute leur vie appartiennent à ces cachectiques amoureux dont Esquirol a fait le portrait saisissant.

DES ENFANTS FÉTICHISTES

Le fétichisme dérive du portugais *fetisso*, qui veut dire chose enchantée, chose fée, et *fetisso* vient lui-même du latin *fatum*. L'amoureux fétichique se distingue de l'amoureux normal, en ce que tandis que celui-ci aime au même degré tous les éléments de la femme, toutes les parties de son corps et toutes les manifestations de son esprit, celui-là au contraire n'est plus excité que par une fraction. « Ici, dit Emile Laurent, dans son *Traité de l'amour morbide*, ici, la partie se substitue au tout, l'accessoire devient le principal. Celui-là est un fétichiste, qui n'aime une femme que pour la finesse de son oreille, ou la petitesse du pied, ou son opulente chevelure noire, ou les splendeurs marmoréennes de ses seins, ou la couleur bleue de ses yeux, ou la grâce d'une taille souple et légère, etc., etc. »

« L'amour fétichique est une pièce de théâtre, dit A. Binet dans les *Etudes de psychologie expérimentale*, où un simple figurant s'avance vers la rampe et prend la place du premier rôle. »

Le fétichisme est plus commun qu'on ne le croit ; il existe à un degré plus ou moins avancé chez l'individu normal, et si nous voulons bien l'avouer nous avons tous senti un jour ou l'autre s'allumer de puissantes excitations devant une femme que le hasard nous a fait rencontrer et dont la chevelure blonde, ou la taille fine et serrée, ou l'ampleur de son bassin, ou la grâce de l'allure nous a fait jeter cette exclamation : « Oh ! la belle femme ! » Ce sentiment fétichique se trouve assez fréquemment chez l'enfant : il en éprouve une sorte d'admiration qui, d'une façon latente, agit déjà sur sa sexualité.

Ball nous en fournit une belle observation que nous reproduisons *in extenso :*

Observation

M. X... est fils d'un professeur de dessin et a reçu lui-même une bonne éducation.

Caractère faible et sans ressort, il se laisse aisément influencer ; dès l'âge de six ans, il a déjà quelques idées lubriques, et au milieu d'une ignorance absolue, il ne tarde pas à contracter des habitudes de masturbation accouplées à des conceptions fort singulières.

Constamment préoccupé de la femme, il ne voit absolument dans son idéal que les *yeux*. C'est là qu'il trouve l'expression de toutes les qualités qui doivent caractériser la femme ; mais enfin, ce n'est point assez, et comme il lui faut en venir à des idées d'ordre plus matériel, il a cherché à s'éloigner le moins possible des yeux, qui constituent son centre d'attraction, et, dans son inexpérience absolue, il a placé les organes sexuels *dans les fosses nasales.*

Sous l'empire de ces préoccupations, il a tracé des dessins étranges. Les profils qu'il esquisse reproduisent assez exactement le type grec, sauf en un seul point qui les rend irrésistiblement comiques : *la narine est démesurément grande.*

Plus tard, dans une de ses promenades, il rencontre son idéal en la personne d'une jeune fille habitant le quartier ; il aperçoit une forêt de cheveux, au-dessous desquels se dessinent des *yeux* immenses. A partir de ce moment, son destin est fixé. Il est décidé dans son esprit qu'il épousera la belle inconnue ; il s'assure de son domicile, et sans plus d'ambages, il se fait annoncer. Il est reçu par la mère à qui il demande catégoriquement la main de sa fille. On le jette à la porte, ce qui ne modifie nullement ses sentiments ; il se représente une seconde, une troisième fois, il finit par être arrêté et conduit à la préfecture [1].

(1) Ball, Folie érotique (*Encéphale* 1883).

Des enfants azoophiliques

L'amour azoophilique est l'amour qui s'adresse à des objets inanimés. Il n'est qu'une nuance du fétichisme, mais il en diffère pour la raison suivante : le fétichiste aime bien aussi une chose inanimée, mais cette chose fait partie intégrante du corps de la personne qui est l'objet du fétichisme: il aimera ses cheveux, son cou, ses hanches, etc. ; l'azoophilique, lui, aime un objet quelconque appartenant de près ou de loin à la personne qui est la cause éloignée de sa passion; ce seront les clous de ses souliers, son tablier blanc, son bonnet de nuit, etc., etc.

Y a-t-il des enfants azoophiliques?

Voici une très intéressante observation publiée par Charcot et Magnan, dans les *Archives de Neurologie*, en 1892.

Observation

M. X... est un déséquilibré, appartenant à une famille d'excentriques et d'originaux.

A l'âge de cinq ans, ayant couché pendant cinq mois dans le même lit qu'un parent âgé d'une trentaine d'années, il éprouva pour la première fois un phénomène singulier ; c'était une excitation génitale et l'érection quand il apercevait son compagnon de lit se coiffer d'un bonnet de nuit. Vers cette même époque, il avait l'occasion de voir se déshabiller une vieille servante, et dès que celle-ci mettait sur sa tête une coiffe de nuit, il se sentait très excité, et l'érection se produisait immédiatement.

Plus tard, l'idée seule d'une tête de vieille femme, ridée et laide, mais coiffée d'un bonnet de nuit, provoquait chez lui l'orgasme génital.

La vue du bonnet de nuit n'exerce sur lui que peu d'influence, mais le contact d'un bonnet de nuit provoque l'érection et quelquefois l'éjaculation.

Par contre, il se souvient qu'à sept ans il était resté absolument

réfractaire aux tentatives de masturbation faites sur lui par un camarade d'école. Il n'a jamais recherché les rapports anormaux ; il affirme que la vue d'un homme ou d'une femme nus le laisse absolument froid.

Jusqu'à trente-deux ans, époque de son mariage, il n'avait pas eu de relations sexuelles ; il épouse une jeune femme de vingt-quatre ans, jolie, et pour laquelle il éprouvait une vive affection.

La première nuit de noces, il reste impuissant à côté de sa jeune femme ; le lendemain, la situation était la même, lorsque, désespéré, il évoque l'image de la vieille femme ridée, couverte du bonnet de nuit ; le résultat ne se fait pas attendre ; il peut immédiatement remplir ses devoirs conjugaux.

CHAPITRE III

Traitement.

Nous ne parlerons pas du traitement pharmaceutique ou médicamenteux, il faut l'associer certainement à celui dont nous allons nous occuper, mais c'est un traitement bien connu, il consiste en toniques et en anaphrodisiaques de toutes sortes; nous n'y insistons pas.

Le traitement moral est surtout celui qui semble le mieux indiqué; il ne faut pas oublier, en effet, que nous considérons nos jeunes malades comme des héréditaires nerveux, et que nous ne saurions les soustraire, sans faire une faute, à la médication d'usage dans les maladies nerveuses. Or nous savons que si on stimule le système nerveux par une médication pharmaceutique particulière quand il est en état de dépression, et qu'on le calme de même quand il est en état d'excitation, en y joignant dans tous les cas des toniques pour augmenter sa résistance, nous savons qu'il existe une médication morale dont on tient aujourd'hui un très grand compte, c'est la suggestion.

On sait qu'une des graves conséquences des tares nerveuses, c'est l'atténuation et quelquefois l'abolition de la volonté.

Les sujets nerveux, et, par conséquent, les héréditaires, sont le plus souvent des aboulíques obéissant au réflexe et se laissant entraîner par la force de l'instinct.

Tout moyen capable d'accroître leur pouvoir d'inhibition

sur le réflexe et l'instinct, pouvoir qui n'est autre chose que la volonté, nous semblerait être pour eux le traitement idéal.

Malheureusement, la suggestion trouve souvent un terrain ingrat où elle ne prend pas ou ne prend que difficilement; c'est ainsi que les neurasthéniques sont presque des réfractaires à la suggestion.

Voici les règles qu'on a l'habitude de donner quand il s'agit d'un sujet à soumettre à la suggestion :

« Vouloir, c'est choisir pour agir », dit Ribot; or, pour choisir, trois cas peuvent se présenter.

1° Ou l'impulsion manque et aucune tendance à agir ne se produit, c'est l'aboulimie;

2° Ou l'impulsion est trop rapide et trop intense et empêche le choix;

3° Ou bien la volonté ne se constitue que sous une forme chancelante, instable et sans efficacité.

Or, l'expérience a démontré que la suggestion est difficile dans l'affaiblissement extrême ou dans la trop grande intensité de l'impulsion volontaire ; elle agit bien dans la volonté instable et mobile.

Nous avons déjà dit que les héréditaires étaient généralement des abouliques, et, de plus, nous tenons à faire remarquer que nous nous occupons des enfants, c'est-à-dire de sujets chez lesquels la volonté est encore incomplètement formée et simplement à l'état d'évolution. C'est ce qui explique que chez des enfants héréditaires on n'obtienne d'abord que de médiocres résultats.

Néanmoins, nous croyons que la suggestion, longtemps répétée, est capable de donner à la longue de bons effets, et nous en avons comme exemple la petite X. Y..., dont l'état s'est heureusement modifié.

Mais la suggestion ne doit pas se faire seule, il faut l'associer à un autre mode de traitement, que nous appellerons le traitement médico-pédagogique.

Il est bon que ces enfants soient pour quelque temps retirés du milieu où ils ont contracté leurs funestes habitudes, et

qu'ils soient remis entre des mains sûres et expérimentées pour donner un autre pli à leur caractère.

C'est pour cela qu'il serait à souhaiter pour ces enfants la création d'hospices particuliers, des sortes d'asiles où ils seraient soumis à une éducation spéciale qui est presque tout le traitement.

Des maîtres habiles sauraient bien trouver des jeux et des distractions, leur ménager des promenades au grand air, les soumettre à une médication thérapeutique fondée sur les besoins particuliers de chacun; ils sauraient aussi, au besoin, user de mesures douces ou sévères pour récompenser l'effort du côté du bien ou punir la trop fréquente récidive dans la faute, et avec tous ces éléments à la fois, peut-être pourrait-on les rendre à la société plus hommes libres, car il ne faut pas oublier, s'ils sont incorrigibles ou si plus tard ils retombent, que ces enfants ont une responsabilité morale et civile atténuée, c'est à eux qu'en terminant nous appliquons le passage tiré d'un *Traité sur la psychologie de l'idiot et de l'imbécile :*

« L'organisme qu'on hérite des parents est déterminé par les lois de cette hérédité et par les conditions au milieu desquelles il se trouve placé ensuite.

» Il n'y a qu'une chose à considérer, c'est la disposition qu'on a à être influencé par l'éducation, et comme celle-ci ne dépend pas de l'individu lui-même, mais de son entourage, pour avoir un pouvoir d'arrêt sur certaines tendances il faut que l'organisme cérébral en soit susceptible.

» La liberté humaine n'existe donc pas à proprement parler, et il ne saurait, par conséquent, pour le plus grand nombre de ces enfants, être question de responsabilité : « Notre illusion du libre arbitre, a dit Spinoza, n'est que » l'ignorance des motifs qui nous font agir. »

CONCLUSIONS

Dans notre travail nous avons voulu démontrer :

1° Que l'hérédité existe et est capable de se transformer ;

2° Que se transformant, elle peut donner lieu, entre autres choses, à la précocité, entendue dans le sens le plus général ;

3° Que cette précocité ne porte, le plus souvent, que sur une faculté hypertrophiée aux dépens des autres, que c'est en somme une précocité partielle ;

4° Que la précocité sexuelle est assez fréquente et qu'elle peut se manifester chez l'enfant, non-seulement sous la forme de précocité sexuelle normale, mais encore sous toutes les formes de précocité sexuelle pervertie.

Vu bon à imprimer :
Le Président,
J. PICOT.

Bordeaux, le 22 novembre 1897
Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Bordeaux,
A. COUAT.

Vu :
Le Doyen,
A. PITRES.



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

LAURENT (Emile). — Amour morbide.

BINET. — Etudes de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour.

CHARCOT et MAGNAN. — *Archives de Neurologie.*

DALLEMAGNE (Dr). — Psychopathies sexuelles.

REUSS. — *Annales d'Hygiène.* Paris, 1886.

OSSIEUR. — *J. de méd. chirurg. et pharm.* Bruxelles, 1861.

VAN BAMBECKE. — Bulletin. Société de méd. de Gand, 1861.

BALL. — La folie exotique (*Encéphale*, 1883.). *Gazette des hôpitaux*, 1886.

Paul MOREAU (de Tours). — Les causes de la folie chez les enfants.

ROUSSEAU (J.-Jacques). — Confessions (*Revue de l'hypnotisme*, 1897).

RÉGIS (E.). — *Journal de médecine de Bordeaux*, 1896.

Bordeaux. — Imprimerie du Midi, P. CASSIGNOL, 91, rue Porte-Dijeaux.

